



DANIEL PICOULY

LA VICTOIRE
DU NÈGRE

 LIBRETTO

© Steinkis Groupe/Prisma Media, 2017.

© Éditions Libretto/Libella, Paris, 2021.

I.S.B.N. : 978-2-36914-596-7

À Malek Chebel

FOND DE CALE

Reno, 4 juillet 1910

Te voilà retourné à fond de cale, négro! Jack Johnson sourit. C'est ce que doit se dire le gamin entré dans son vestiaire sans frapper. Il y a de quoi le penser. Le « grand Jack Johnson », le boxeur, le champion, le Noir le plus haï d'Amérique est là, recroquevillé dans l'obscurité. Il se cache sous les gradins d'un stade où près de vingt-cinq mille personnes l'attendent pour assister au « combat du siècle ». Vingt-cinq mille à n'espérer qu'une chose : la défaite du nègre !

Le gamin est mal à l'aise. Il s'attendait à être impressionné par Jack Johnson. Il aurait même aimé être effrayé, avoir peur. Il aurait pu le raconter aux copains de sa bande. *Alors, ce nègre, il est comment? – Vous ne pouvez pas imaginer, les gars : un monstre!* Mais non. Il est déçu et ça se voit. Le gamin est un rouquin tout en tignasse d'une dizaine d'années. Son corps n'a pas encore décidé s'il sera costaud ou rien. On le croirait tout occupé à être roux. Jack ne comprend pas comment le gamin a pu le débusquer ici. Le hasard. Il a sûrement cru surprendre un grand nègre en maraude. Le gamin n'a même pas eu peur de prendre un sale coup. Un grand nègre contre un petit roux, c'est au nègre d'avoir peur.

Jack lui jette un œil. Où est-ce que ce gamin trouve la

place pour caser tant de taches de rousseur ? Il a une bonne bouille. *Te voilà retourné à fond de cale, négro !* Le gamin n'a sûrement pas osé faire tourner ce genre de phrase dans sa tête. Son regard débute dans l'arrogance. Ça viendra. Jack se méfie. Le rouquin n'est peut-être pas là par hasard. Les « autres » l'ont envoyé le chercher. Ils commencent à s'inquiéter. Et si le nègre ne revenait pas ? Il aurait une drôle de tête, leur « combat du siècle ».

Les autres ont dû faire la leçon au gamin. Lui promettre un billet. « Te laisse pas impressionner. C'est juste un boxeur qui se croit champion du monde, mais c'est rien qu'un nègre qui va se faire corriger par notre champion. » Jack Johnson sourit. Cette idée le ragaillardit. Il est assis sur un tabouret, immobile dans la pénombre. En tenue. Prêt au combat. Le torse nu, le crâne luisant, les mains presque fragiles. Le gamin le détaille. *Alors, c'est ça, le « géant de Galveston » ?* Il cherche les deux mètres, les cent kilos, le faciès de brute dont parlent les journaux. Il en manque.

Avec ses bras ballants et son seau en zinc à la main, le gamin ressemble à un garçon de ferme dont la vache ne veut rien donner. Jack Johnson reste silencieux. Il se méfie. Qu'est-ce que ce gamin vient faire là ? Certainement une ruse de reporter pour l'approcher et lui tirer un bon mot ou une provocation dont ils feront une manchette. Généralement, pour l'amadouer, on lui envoie un vieux Noir ou une femme blanche ; cette fois, c'est un gamin.

Jack se méfie autant des enfants. De la graine de salaud. Mais celui-là est différent : il est roux. « Les Noirs et les roux sont des frères élus du Seigneur. Ils portent la même croix dans leur peau. » Tiny, la mère de Jack, prêtait aux enfants roux des pouvoirs magiques.

« Il ne faut jamais rompre leur silence, sinon le malheur sortira de leur bouche. »

Parfait. Avant ce combat, Jack voulait rester silencieux. Ne parler à personne. C'était la première fois que cette envie le prenait au ventre avant un match. D'ordinaire, il se faisait un devoir d'être à la hauteur de son personnage, de sourire et sourire encore au milieu d'une cour de faux amis et de parasites : les « autres ». Mais, soudain, il avait claqué la porte de son vestiaire. Il avait fait de cette peur soudaine un caprice. C'est ce qu'on accepte le mieux de lui, les caprices. Il avait joué au Jack Johnson exigeant et arrogant... *Trop de fumée, ici!... Pas assez de fleurs jaunes...* Juste pour qu'on lui concède un bref moment de solitude. En déambulant au hasard, il avait trouvé cette pièce vide. Une remise, un débarras peut-être. Peu importe. Il en avait fait son refuge. Et voilà que ce gamin de ferme vient l'encombrer. Jack ne veut parler à personne. Surtout pas à ce mioche roux. Alors, il fait la vache boudeuse.

Jack observe entre ses pieds un gros et gras cancrelat qui tente de sauver sa peau en se glissant par une fente dans le bois. *T'es au-dessus de ton poids de forme, mon gars. Il te faudrait une bonne suée.* Le cancrelat s'en fout des conseils de ce gros scarabée. Il veut juste un trou à sa taille pour se carapater. Ce ne devrait pas être trop difficile à trouver, un trou. Ici, tout est en bois. Vingt-cinq mille places ! Vingt-cinq mille culs en sueur à caler dans cette arène éphémère, spécialement construite par la ville pour l'occasion et dix-sept mille cinq cents dollars. Et quelle occasion ! Le championnat du monde de boxe poids lourds.

Dans les cabarets, les amuseurs se régalaient sur scène en présentant le match : « À ma droite : le grand espoir blanc, champion du monde des poids lourds entre 1898 et 1905, retiré des rings, invaincu, riche et intact : James J. Jeffries ! (*Hourra et applaudissements.*) À ma gauche : l'usurpateur noir, soi-disant champion du monde en titre depuis la funeste

année 1908 : Jack Johnson ! (*Bronca et sifflets.*) Ce sera l'affrontement de la beauté blanche contre la laideur noire. Que le meilleur Blanc gagne ! » Le cancrelat s'en moque de leurs bisbilles en couleur. Il a renoncé à assister au match. Tout ce bois trop propre et trop droit le gratte aux entournares. Le cancrelat préfère le bancal et le vermoulu à ce dédale de planches qui ne pourrira jamais. Les hommes sont des bestioles étranges. Ils ont besoin de construire du provisoire pour se sentir immortels. À peine le combat terminé, l'arène sera détruite. Quel gâchis ! On aurait pu, au moins, laisser sa chance à la pourriture.

Pas le temps. Les organisateurs du combat avaient en face d'eux un adversaire coriace : le calendrier ! Il fallait absolument que le combat ait lieu le 4 juillet : Independence Day, la fête nationale aux États-Unis, avec discours, fanfares, défilés, majorettes et feux d'artifice. Le 4 juillet ! Rien de meilleur pour le business du combat du siècle qu'une bonne tambouille de gloire, de fierté nationale et de race. « Une date qui fera de la victoire du Blanc le symbole de sa supériorité sur le Noir. »

Les journaux s'enflamment, c'est ce qu'ils font de mieux. Ce combat, c'est du papier vendu sur pied. Pourtant, jusqu'au dernier moment, il avait failli ne pas avoir lieu. Les deux camps chichitaient sur la bourse, le partage de la recette, la date, les dimensions du ring, le nombre de rounds, la taille et l'emplacement des noms sur l'affiche. L'affaire enflait à coups de provocations dans la presse. Du théâtre. On faisait monter la pression, la haine et les enchères. Ça se vend bien, la haine, et la haine en couleur, c'est la montre en or en haut du mât de cognac !

L'accord signé, avec photo, mais sans poignée de main, il avait fallu un stade, et vite ! Et du bois, beaucoup de bois ! Pas le temps de faire l'ébéniste, on prendrait le bois qui se

présente sans trop lui regarder dans les veinures. *Le bois, comme le dollar, n'est jamais trop vert!*

Fort de cette maxime de scieur de long à Wall Street, le stade avait été construit avec du bois tout juste sec. Il puait la sciure, le provisoire et la potence. *On pend, on décroche et on démonte!* C'est cette odeur qui avait frappé Jack au ventre quand il était entré dans le stade. *Ça pue la pendaison, ici!* C'est cette odeur à vomir qui l'avait poussé à quitter son vestiaire et à se réfugier dans ce réduit.

Dans l'obscurité, Jack se détend la nuque. Tout jeune, il avait assisté à des pendaisons de coin de rue, sur des estrades montées à la va-vite. Le malheureux arrivait en même temps que les derniers coups de marteau : des Blancs, des Noirs, mais surtout des Noirs. Une couleur qui se pend bien.

La première fois que tu es monté sur un vrai ring entouré de cordes, il t'est venu au ventre ce nœud coulant dont tu as fait une rage souriante. *Un nègre entre des cordes, c'est jamais que de l'avance sur pendaison!* Tu prépares ce genre de phrase pour tes interviews, mais tu les gardes pour toi. Pourquoi? Réfléchis : cette fois, c'est toi qu'on pend, Jack, et ils ont payé cher pour venir te regarder te balancer entre les cordes. Te balancer, en rythme. Écoute!

LE TRÉSOR DES PIRATES

Vous, les nègres, vous avez ça dans le sang, le rythme! Les Blancs aussi. Écoute-les chanter dans le stade, Jack. En t'attendant, ils s'échauffent les sens avec des *Coon songs*. Rien de tel pour attendre un lynchage qu'un bon *ragtime* raciste qui se moque du gentil nègre paresseux, buveur, joueur, résigné et libidineux. Tout le monde en connaît les paroles. L'Amérique aime les *Coon songs*. Il s'en vend des millions de disques chaque année. Même toi, Jack, tu en chantes.

Reconnais, Jack, que tu aimes faire le « bon nègre » en public, grimacer sur scène comme si tu avais le visage passé au cirage. Il t'arrive même de chanter. « All Coons look alike to me » : *Tous les nègres me ressemblent*. C'est ton *Coon song* préféré. Peut-être parce qu'il a été écrit par un Noir, Ernest Hogan. On n'est jamais si bien moqué que par soi-même.

Hogan était un de tes admirateurs. Il était venu te voir boxer et t'avait aidé à mettre au point ton numéro de cabaret : *shadow-boxing*, catch, facéties. C'est bien payé. Souvent mieux qu'un combat. Voir Jack Johnson en *minstrel* dans une parodie de *blackface* : ça vaut une place de ring ! Mais qu'est-ce qui fait le plus mal, Jack, face à un public de Blancs : les coups ou les rires ?

On dit même que, pendant son passage en tournée près de chez toi, à Chicago, tu aurais joué en anonyme dans *Rufus*

Rastus, le spectacle à succès d'Ernest Hogan à Broadway. Aujourd'hui, Hogan serait sûrement à Reno, au premier rang, parmi les Blancs, pour t'encourager, si la tuberculose ne travaillait pas si bien au corps et ne faisait pas cracher le sang encore mieux que toi. Ça t'avait fait réfléchir : à quoi ça sert d'être un des premiers Noirs à s'acheter une grande maison à Harlem, de « péter dans la soie blanche », et de mourir riche et célèbre à moins de cinquante ans d'une maladie de pauvre Noir ? Toi, Jack, tu préfères les voitures de course et les femmes blanches. On en meurt plus vite.

Là, sur ton banc étroit, la tête dans les mains, tu fredonnes la ritournelle « All Coons look alike to me ». Tu souris. « Tous les nègres me ressemblent. » Non ! Tous les nègres ne te ressemblent pas, sinon les Blancs ne chanteraient pas si fort dans le stade.

Mais tu ne veux pas que la foule s'arrête de chanter. Tu voudrais même qu'elle gueule plus fort. Avoue, Jack, tu aimes le grondement des tribunes au-dessus de ta tête. Cela te donne des forces, te gonfle les muscles et le cœur. C'est comme un orage, une tempête en pleine mer. Tu es seul, ballotté, abandonné à la merci de l'océan. *Tè voilà retourné à fond de cale, negro!* Tu aimes te répéter cette phrase. Elle te rappelle d'où tu viens, et surtout là où, sans cesse, on veut te renvoyer.

Eh oui, Jack. Dans ce semblant de vestiaire obscur, tu pourrais t'imaginer au fond de la cale d'un bateau négrier, tassé dans l'entrepont au milieu des tonneaux de sel et des rouleaux de cordages. *Le sel pour tes plaies, la corde pour te pendre.* Encore ! C'est une manie chez les Blancs, cet étirement des cervicales. Il paraît que, bon an mal an, on compte cent cinquante lynchages « officiels » dans le pays. Plutôt dans le Sud, plutôt dans des arbres, plutôt en famille, et plutôt en prenant la pause devant un photographe. Quant aux

« officieux », ils le resteront. Est-ce que le gamin rouquin en a vu, des pendus ? Des vrais ? Est-ce qu'on peut garder cette bouille de gosse, après ça ?

On pourrait le croire, à voir le p'tit rouquin, assis sur son seau, le regard rêveur comme s'il prenait la pose.

Toi, Jack, tu aimes être photographié. Mais ce que tu aimes surtout, c'est être « photographié de ton vivant ». Un luxe pour un Noir. Tu poses au volant d'un *roadster*, au bras d'une femme blanche, toujours élégant, dans des vêtements riches épais comme des liasses, comme si tu devais à jamais te protéger du froid de la corde. À chaque fois que tu te plantes devant un appareil photographique, tu te demandes combien il y a de Noirs pendus dans sa chambre noire.

À l'âge du gamin, tu enviais le photographe qui pouvait se réfugier sous le drap noir de son appareil et tout voir. Le goût pour l'obscurité te vient de plus loin encore. À Galveston, dans ton Texas près de la mer, très tôt tu as joué au « fond de cale » dans une cabane de pêcheur pourrie abandonnée aux vagues et aux crabes. Tu te recroquevillais dans un coin et la cabane devenait la cale du bateau où tu étais captif.

C'était le 808, un brick négrier en provenance des côtes africaines. Un modèle classique : 250 tonneaux, 40 marins, 500 esclaves, 75 jours de traversée avec 3 litres d'eau, du riz, des fèves, du gruau de Hollande, des fers, du fouet et de la gymnastique d'entretien sur le pont. Ton premier *shadow-boxing* ! Personne ne le sait, Jack, mais quand tu boxes seul contre ton ombre, tu es sur le pont avec pour seul adversaire le vent et la ligne d'horizon.

Le 808 avait été pris en chasse dans le golfe du Mexique par une goélette de la marine américaine en lutte contre la traite clandestine. Le négrier avait réussi à lui échapper grâce à une brume de flibustier complice. Il s'était réfugié sur l'île de Galveston, réputée pour être une terre d'accueil

pour tous les trafics. C'était un 31 mars 1818, ta vraie date de naissance, Jack, soixante ans avant celle de ton acte officiel. Tu avais été débarqué, mis aux enchères sur le port et acheté par un fourrier de Jean Lafitte, le pirate français. Ce fou, ce rêveur, ce forban des mers qui avait fondé Galveston avec son frère.

Il te prit en amitié et rapidement tu devins le premier pirate noir à mener son propre bâtiment. Grâce à tes pillages et aux leurs, les frères Lafitte accumulèrent un trésor gigantesque. Tu fus parmi les fidèles qui l'ont caché à Galveston, juste avant d'en être chassé par les Américains.

C'est Kambi, un ancien esclave, qui te racontait cette histoire du trésor des Lafitte. Il prétendait que lui seul savait où il était caché à Galveston. Sans l'avouer, beaucoup l'avaient cherché, mais personne ne l'avait trouvé. À Galveston, dès la naissance, chacun vivait avec un rêve de trésor dans la tête.

Un jour que, pour la millième fois, tu demandais à Kambi où était caché ce trésor et que tu menaçais pour rire de le frapper, il avait simplement dit : « Là ! », en montrant tes poings.

Le cancrelat gros et gras aime bien les histoires de pirates et de trésor, mais il n'aurait pas dû s'attarder. Le corps à moitié engagé, le voilà coincé dans son trou. Jack ne l'aidera pas. *Chacun son trésor, mon gars. Cherche !*

Pas grand monde n'avait aidé Jack à devenir Jack Johnson et personne n'avait réussi à l'en empêcher. Jack ne comptait comme soutiens indéfectibles que sa mère et sa sœur Lucy.

Kambi avait raison : son trésor est dans ses poings. À chaque combat, Jack faisait sonner les piastres, les ducats, les thalers, les doublons, les escudos et les maravédís : ce trésor de coquillages qu'il avait caché sous le plancher de sa cabane.

Mais, cette fois, il s'agissait d'argent « en vrai ». Sa bourse :

cent mille pièces d'un dollar. Jack s'inquiète. Ça n'entrera pas dans son coffre à coquillages. *La plus grosse somme d'argent jamais empochée par un Noir en une journée!*

Mais, pour ça, il faut gagner ce combat. Jack se demande si le gamin roux a un trésor de coquillages quelque part. Lui sait exactement comment il dépensera son trésor. D'abord, il ira déposer cent mille dollars à la First Trust and Saving Bank comme s'il faisait ça tous les matins, puis il achètera une voiture à Tiny. Une Chalmers Torpedo, si sa mère aime ce modèle : trois mille dollars. Il enverra quatre mille dollars à ses amis de toujours, un don secret à un amour d'enfance du temps de la cabane aux crabes, et sept cent cinquante dollars à Ed Harrison, celui qui lui a appris à boxer à la dure. En plus, il lui fera livrer «deux costumes chics et une cravate rouge». C'était une promesse faite à Ed Harrison alors qu'il n'était encore «qu'une brindille avec des gants plus gros que lui».

Avec ces deux costumes et cette cravate rouge, Ed Harrison lui apprenait que dans la vie le plus important, c'est l'élégance et tenir ses promesses.

Mais, pour ça, il faut gagner ce combat.

